CONSIDÉRATIONS

N° 130.

GÉNÉRALES

Sur les Causes et les Moyens préservatifs des maladies des Femmes à l'époque de la cessation des menstrues ;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 11 juillet 1816, pour obtenir le grade de Docteur en médecine ;

PAR JEAN-CHARLES-AUGUSTE LAVILLE, de Trelly,

Département de la Manche.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons Sorbonne, n.° 13.

1816.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT, *Examinateur.*
M. PELLETAN, *Examinateur.*
M. PERCY, *Examinateur.*
M. PINEL, *Examinateur.*
M. RICHARD, *Examinateur.*
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES.
M. DUMÉRIL.
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND, *Président.*
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD.

Par délibération du 19 frimaire an 7, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE,

ET

A MA MÈRE.

Témoignage de reconnaissance et d'amour filial.

J. C. A. LAVILLE.

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/considerationsge0005vari_j4k7

CONSIDÉRATIONS

GÉNÉRALES

Sur les Causes et les Moyens préservatifs des maladies des Femmes à l'époque de la cessation des menstrues.

La menstruation, cette fonction propre à la femme depuis l'âge de puberté jusqu'à celui de 40 à 50 ans, consiste dans un écoulement de sang par l'utérus, se faisant périodiquement tous les mois.

Relativement à cette fonction, la vie de la femme est divisée en trois périodes bien distinctes, car, tant sous les rappors physiques et moraux que sous ceux des maladies dont elle est affectée, l'on remarque des variétés qu'il serait difficile de rapporter au même individu, si l'on ne tenait pas compte de l'un des trois états dans lequel on l'observe.

Le sujet de ma dissertation éloigne les deux premières périodes, dont les limites et la séparation sont, la naissance, l'époque critique et la puberté.

A la fin du second temps de sa vie, qui est celui de la reproduction, (40 à 50 ans), la femme qui le passe de la manière la plus avantageuse voit diminuer peu à peu la quantité de sang, matière du flux menstruel; chaque période s'agrandit; bientôt il n'en existe plus, et quelques écoulemens ayant lieu à des intervalles plus ou moins éloignés, viennent mettre fin à cette époque vraiment critique, dont l'approche fait naître des craintes, toujours nuisibles aux sujets qui

les éprouvent et qui ne laissent pas de leur être souvent dangereuses.

Les signes que je viens d'énumérer suffiront, je pense, pour faire reconnaître la cessation elle même, et empêcher qu'elle soit confondue avec la suppression, qui est toujours l'effet d'une cause brusque et violente, sans aucun indice primitif, et causant toujours du dérangement dans l'économie.

Il est aussi important, mais plus difficile de distinguer ces deux états, lorsque l'un, la suppression, reconnaît pour cause la conception; en effet la cessation peut, aussi bien que la suppression causée par la grossesse, être suivie de tumeur à la région de la matrice. Je crois que, seuls, les mouvemens de l'enfant peuvent venir éclairer le diagnostic, et éloigner tout soupçon d'engorgement à l'utérus.

Phénomènes qui, chez le plus grand nombre des femmes, accompagnent la cessation des menstrues.

Un très-petit nombre de femmes passent le temps de la cessation des règles de la manière que j'ai énoncée ci-dessus; il arrive plus fréquemment qu'elles sont, à des intervalles plus ou moins grands et irréguliers, sujettes à des évacuations fréquentes, à des fleurs blanches qui viennent remplacer ou suppléer l'écoulement ordinaire, qui à cette époque est précédé, et quelquefois accompagné de bouffées de chaleur avec des sueurs fréquentes et de courte durée, de douleurs plus fortes après le repas, surtout si l'on habite des appartemens trop échauffés, ou remplis d'une nombreuse société, de sommeil presque nul, que viennent interrompre des rêves effrayans, etc.

Tous ces symptômes, qui sont ceux de la pléthore, peuvent se présenter sans avoir aucune suite fâcheuse; c'est ce qui est bien prouvé par l'expérience, puisque ces phénomènes sont journellement observés sur le plus grand nombre des femmes; et combien s'en

faut-il encore que cette partie du sexe succombe au terme de la vie de reproduction ! Je dois même observer ici qu'un certain nombre de femmes, que des évacuations considérables jetaient dans un état de faiblesse continuelle, semblent à cette époque être animées d'une nouvelle vie, et recevoir par cette cessation le gage d'une longévité des plus reculées.

Phénomènes anatomiques et physiologiques consécutifs à la cessation des règles.

La menstruation est une fonction qui, comme plusieurs autres, ne doit point accompagner la femme dans la vieillesse. Ainsi que son établissement, la cessation de cet écoulement est dans le vœu de la nature ; et si, pendant ou après cette époque, on voit se manifester des symptômes plus ou moins alarmans, qu'on ne l'accuse point, mais bien la manière dont la femme a vécu depuis et même avant l'apparition du flux menstruel. Quoi qu'il en soit, après la cessation qui n'est compliquée d'aucun accident, voici les changemens anatomiques et physiologiques que l'on remarque : le col de l'utérus est plus gonflé qu'à l'ordinaire, son tissu moins dense ; sa sensibilité se trouve diminuée ; son extrémité inférieure, qui est étroitement embrassée par le vagin, forme une saillie beaucoup plus grosse et plus arrondie ; sa cavité n'offre plus cette singulière conformation de deux pyramides dont les bases occupent le milieu du canal, et dont les deux sommets correspondent aux deux ouvertures ; au contraire, ce conduit a la forme d'un cône dont la base regarde le vagin, et le sommet la cavité de l'utérus. Cette disposition est remarquable dans toutes les femmes considérées à cette époque ; mais la différence est plus sensible chez celles qui ont été mères ; l'orifice vaginal du col est plus béant ; les lèvres en sont plus ou moins inégales ; on y remarque, chez les femmes qui ont eu beaucoup d'enfans, de petits tubercules, des déchirures qui font paraître la circonférence comme frangée ; ces diverses lésions résultant

des ruptures de ces parties au moment de la sortie de l'enfant. Chez les femmes qui n'ont point été mères, et même quelquefois chez celles qui l'ont été, cet orifice peut avoir une forme aussi régulière que chez les vierges.

Le corps de l'utérus a un plus gros volume que dans la jeunesse, en raison de la cavité, qui offre un plus grand diamètre, mais les parois sont moins épaisses et comme atrophiées ; cet organe descend plus avant dans le conduit vulvo-utérin ; son tissu, de même que celui du col, est moins dense ; sa cavité, comme je l'ai dit, paraît plus considérable ; les ouvertures que l'on y aperçoit sont plus grandes ; la membrane muqueuse sur laquelle s'ouvrent les vaisseaux exhalans qui fournissent le sang des règles, est plus serrée ; à cette époque, elle présente quelquefois des ossifications des vaisseaux capillaires, lesquelles peuvent s'étendre à toutes les parties de la matrice.

Des changemens généraux se remarquent aussi après la cessation des menstrues. Devenue étrangère à la génération par la disparition de ce flux périodique, la femme semble avoir pris une existence nouvelle en cessant de vivre à la manière de son sexe ; le physique et le moral ont alors chez elle beaucoup d'analogie avec ceux de l'homme arrivé à l'époque de sa vie, correspondant à celle de la stérilité de la femme.

Ainsi que je l'ai déjà fait, j'admets, pour l'exposé des phénomènes physiologiques, que la crise se passe sans accident, et j'observe que la femme fait alors échange de santé avec l'homme qui, arrivé à cet âge environné d'infirmités, suit jusqu'à la fin une progression dont le rapport est beaucoup plus grand que celui qui est dicté par l'état actuel de la femme, et le fait arriver par conséquent beaucoup plus tôt à son terme.

Quant à l'utérus lui-même, les femmes, en perdant la faculté d'engendrer après la cessation des menstrues, présentent d'une manière sensible une de ces morts partielles qui précèdent la mort générale ; les organes générateurs, ces organes qui semblaient en-

dormis chez l'enfant, qui ont eu leur temps pour croître, fleurir et se flétrir, s'éteignent insensiblement, et deviennent des parties inutiles.

Considérations générales sur les maladies que l'on remarque à l'époque critique.

Lorsque la cessation des menstrues ne s'opère point comme je l'ai dit plus haut, la santé des femmes devient chancelante ; des maladies locales ou générales se déclarent, et le médecin, qui, dans le premier cas, pouvait être simple spectacteur de la nature agissante, apporte dans celui-ci des secours qui rendent à la vie, et même à la santé, des femmes qui, par l'oubli de leur état, eussent été vouées à une mort certaine.

Le flux menstruel doit être considéré comme une fonction dont la cessation rompt nécessairement l'harmonie qui existait précédemment dans l'ensemble du système sexuel. Il en résulte un changement général pour toutes les autres fonctions, un choc qui, n'occasionnant que de légers dérangemens chez les femmes qui se trouvent dans les dispositions voulues par la nature, produit des maladies plus ou moins fâcheuses chez celles qui sont faibles et dont la constitution est détériorée par différentes causes dépendantes de leur manière de vivre, du rang qu'elles occupent dans la société, et d'accidens ou de maladies qui ont pu les atteindre pendant le temps de la menstruation, ou même avant la puberté. C'est ainsi que des maladies que l'on a vues céder à la première menstruation, reparaissent lorsque cet écoulement vient à se supprimer, en offrant les mêmes symptômes, ou des symptômes qui diffèrent seulement en raison des changemens qui se sont opérés entre ces deux époques ; et l'on retrouve des inflammations des organes respiratoires et digestifs qui avaient disparu lors de la première évacuation des règles.

Mais à l'âge de retour, les femmes ne sont point seulement sujettes aux maladies dont a triomphé la puberté ; et celles dont je

viens de parler sont exposées à une foule d'accidens dont les causes pèsent, à la vérité, sur le plus petit nombre d'individus.

Ces causes sont la difficulté de l'établissement de la menstruation et ses dérangemens; l'augmentation et la diminution de la sensibilité de l'utérus, qui causent des hémorrhagies, actives dans un cas, passives dans l'autre; l'abus ou la privation des plaisirs de l'amour; la vie passée dans l'opulence ou la misère; la bonne chère ou la mauvaise nourriture; les veilles prolongées ou un sommeil sollicité par les qualités nuisibles du lieu où on le prend; les pertes pendant ou après la grossesse; les avortemens; les accouchemens laborieux; les écoulemens blancs de telle ou telle nature qui se font pendant le temps ou dans l'intervalle d'une menstruation à l'autre; la vie sédentaire, surtout lorsqu'on la passe dans un air insalubre et non renouvelé; l'habitation dans des appartemens humides et dans ceux où le soleil ne pénètre jamais; l'exposition à un froid rigoureux ou à une chaleur trop considérable; les variations subites de la constitution atmosphérique; le mauvais traitement d'un écoulement, de quelque nature qu'il soit : de là résultent très-souvent des maladies de l'utérus ou de ses annexes; les affections brusques de l'âme, les écarts de régime, divers états particuliers, tels que celui de blanchisseuse, par le séjour presque continuel des pieds dans l'eau; enfin l'exaltation de tel ou tel tempérament, cause sur laquelle je vais donner quelques détails, parce qu'elle est de tous les lieux et frappe presque toutes les femmes. Or ces tempéramens sont au nombre de trois, le sanguin, le lymphatique et le nerveux.

Du tempérament sanguin, comme cause prédisposante à certaines maladies de l'époque critique.

Si la cessation de l'écoulement menstruel se fait d'une manière brusque et complète, il en résulte un état pléthorique auquel participent surtout les organes, qu'un vice primitif ou une faiblesse relative rendent incapables de supporter l'impression subite et insolite

du sang. L'expérience prouve qu'après cinquante ans, les femmes douées de ce tempérament, qui sont sujettes à des évacuations considérables, qui mènent une vie sédentaire et qui, faisant usage d'une nourriture trop succulente, omettent l'usage de la saignée, éprouvent des crachemens et des vomissemens de sang, comme *Hoffmann* en cite un exemple que je rapporterai plus bas. Beaucoup d'autres affections sont dépendantes de la prédominance du système sanguin; telles sont des cardialgies très-violentes, surtout pendant la nuit; des douleurs accompagnées de chaleur dans les hypochondres; des fièvres, des inflammations, des néphrites que *Hoffmann* a vues se terminer par des concrétions calculeuses; chez d'autres individus il a remarqué des pertes incurables et l'irritation, s'étendant aux parties voisines de son siège, occasionner des hématuries qui bientôt étaient suivies de fièvre hectique; d'autres femmes, chez lesquelles on remarquait ce même tempérament, ont succombé à des vomissemens sanguins précédés de douleurs dans l'hypochondre gauche, et de chaleur dans la région du cœur. Le même auteur rapporte un exemple de guérison obtenu chez une femme de distinction, laquelle avait cessé d'être réglée à cinquante-trois ans, et qui, pendant six mois consécutifs à cette cessation, avait été tourmentée par un vomissement de sang très-abondant. La saignée et autres remèdes appropriés la rendirent à la santé.

Du tempérament lymphatique.

La prédominance du système lymphatique, qui constitue ce tempérament, étant bien démontrée exister chez le plus grand nombre des femmes, et ce système, étant le siége de beaucoup de maladies survenant à cette époque, le tempérament qui en découle doit bien être considéré comme cause de ces maladies, qui sont: des dartres, des éruptions chroniques, des érysipèles opiniâtres, des engorgemens de différentes glandes, et surtout des glandes mammaires et axillaires, d'où viennent souvent des squirrhes qui

passent ensuite à l'état de cancer, des diarrhées continuelles, des leucophlegmaties et des hydropisies dans les cavités séreuses, comme la plèvre, le péritoine, etc.

Du tempérament nerveux.

Le flux immodéré des règles est très-fréquemment dépendant de l'existence d'une troisième espèce de tempérament, sans que jamais, chez la femme où on l'observe, il ait existé un état de pléthore manifeste ; c'est celui que l'on a appelé *nerveux ;* il est le plus disposé aux maladies que l'on rencontre à la cessation des menstrues, non-seulement par les ménorrhagies qu'il occasionne, mais encore par l'empire qu'il exerce sur les fonctions de l'utérus, et l'étroite sympathie qu'il établit entre cet organe et tous ceux qui entrent dans la composition de la femme, dont le moral est alors pourvu d'une susceptibilité nerveuse très-grande, qui cause tantôt une tristesse inaccoutumée, tantôt des caprices ou des idées bizarres.

Les affections qui peuvent être considérées comme dépendantes de ce tempérament présentent les anomalies les plus nombreuses, et sous ce rapport, plus de difficulté à être bien caractérisées ; telles sont l'hystérie, l'hypochondrie, les douleurs spasmodiques, les mouvemens convulsifs, les flatuosités, les spasmes de l'utérus qui simulent le travail de l'accouchement, les migraines, les odontalgies, les éblouissemens, les anxiétés, les insomnies, un sentiment de suffocation, la difficulté de respirer, les fausses apparences de grossesse, les changemens dans les sécrétions et les sensations, etc.

Moyens à employer pour prévenir les accidens ou les maladies qui peuvent affecter les femmes à l'époque de la cessation des menstrues.

Il y a dans la vie de la femme deux âges dont les approches sont quelquefois environnés d'accidens qui peuvent causer des

inquiétudes à celle qui les éprouve, et même au médecin qui les observe : lorsque le premier de ces âges, qui est celui de la puberté, n'a été troublé par aucun orage, on peut espérer favorablement de la manière dont se passera le second, qui commence au temps où la cessation des règles doit avoir lieu. Pour en venir à un résultat aussi avantageux, le physique et le moral de la femme doivent très-souvent être modifiés par les conseils de celui qui est bien pénétré du but vers lequel tend alors la nature, et quelques réflexions (différentes selon les individus) suffiraient à la femme pour lui apprendre qu'elle ne fait que subir la loi commune à tous les êtres organisés ; il est aussi important de lui persuader que le sang, matière de l'écoulement qui va la quitter, ne jouit d'aucune des propriétés malfaisantes que le vulgaire s'est plu à lui accorder. Le médecin doit aussi éviter de porter dans le cœur de la femme de trop flatteuses consolations, s'il prévoit que quelque infirmité existante persiste après la cessation des règles, ou que telle ou telle maladie succède à cette époque.

Lorsque les femmes sont averties que la crise qui juge le reste de leur existence va se faire, elles doivent veiller à leur santé avec plus de précaution, rompre leurs habitudes nuisibles et observer avec sécurité le plan de conduite que leur aura tracé l'homme de l'art, qui, dans ce cas, guérit rarement les maux qu'il peut facilement prévenir, au moyen de l'hygiène et de la thérapeutique, appliquées à cette époque de la vie.

Moyens préservatifs tirés de l'hygiène.

Le bon régime est, pour la femme arrivée au temps de la cessation des règles, le plus sûr moyen de le franchir sans accidens, ou de diminuer ceux qui existent à cette époque. Les bases de ce régime devant nous venir en majeure partie de l'hygiène, je vais les énoncer dans l'ordre établi par les six grandes divisions de cette science.

Circumfusa, *ou choses environnantes.*

Cet article doit offrir à la femme arrivée à cet âge où je l'ai envisagée le tableau qui lui représente les règles de sa conduite relativement à l'air et aux matières qui y sont dissoutes, mêlées ou combinées.

La pureté, la sécheresse et la douce température de l'atmosphère sont des conditions toujours nécessaires de l'air qui entre dans sa composition; mais pour la femme qui, arrivant à l'époque critique, a lieu de craindre que quelques accidens ne viennent la compliquer, ces qualités deviennent indispensables; il lui faut donc, à cet effet, habiter des appartemens vastes et élevés (ceci est subordonné aux contrées que l'on habite), éviter les nombreuses sociétés dans lesquelles on ne peut respirer qu'un air vicié, tant par la soustraction continuelle d'un de ses principes que par les émanations de diverse nature qui viennent le corrompre; la fréquentation de ces lieux jette le trouble dans les fonctions, ou l'augmente, s'il y existait déjà; les passions, qui devraient à cette époque jouir du calme le plus parfait, y puisent un aliment toujours nouveau, qui ne laisse pas de compromettre, de la manière la plus manifeste, les jours de celles qui, jusqu'à ce point, s'abusent sur la lutte que la nature fait avec leurs penchans désordonnés. Mais combien ne voit-on pas encore de femmes apporter des complications aux circonstances déjà trop nuisibles qui les assiégent, et passer des nuits entières dans un cercle dont le jeu est l'unique occupation ! Le moral, continuellement ballotté par la crainte et l'espérance, ressent les impressions les plus nuisibles, et fait participer à son état morbide le physique, sur lequel il a une influence d'autant plus dangereuse, qu'alors ce dernier, par l'inaction dans laquelle il est plongé, se trouve dans l'impossibilité de réagir sur l'atteinte qui lui est portée.

L'air, relativement à la quantité de calorique qu'il contient,

mérite aussi quelques considérations ; un air trop froid serait nuisible aux femmes qui observent l'approche de leur temps critique ; mais il est beaucoup plus fréquent de les voir soumises à l'action d'une intempérie opposée, et dont les suites peuvent être des accidens les plus graves ; c'est ainsi qu'on les voit associer à la chaleur déjà trop grande des appartemens qu'elles habitent l'usage des chaufferettes, dont l'effet est de déterminer vers l'utérus une circulation plus active, qui est suivie d'un écoulement que la nature veut supprimer.

Applicata, *ou choses appliquées à la surface du corps.*

Je vais d'abord considérer les vêtemens et les diverses substances dont la femme fait usage à l'extérieur pendant le jour ; ensuite je parlerai de ceux qui se trouvent en rapport immédiat avec elle pendant la nuit.

La femme doit observer la plus grande propreté, et pour cela prendre des bains tièdes, dont l'effet est de nettoyer la peau, de faciliter la circulation à la périphérie du corps, d'exciter la transpiration, et d'aider par conséquent la nature dans le but qu'elle se propose. L'usage de linge blanc, fréquemment renouvelé, mérite de la part de la femme la plus scrupuleuse attention.

Relativement à l'espèce et à la qualité des vêtemens, je vais rapporter et suivre ici la division que M. *Clairiau* a donnée dans une dissertation sur ce sujet. « Ils agissent, dit-il, 1.° en conservant la « chaleur, 2.° en absorbant les produits de la transpiration, 3.° en « portant telle ou telle influence sur l'action des organes, 4.° en « garantissant des impressions débilitantes ou perturbatrices des « agens extérieurs ».

Tout le monde sait que les tissus de laine, ainsi que les autres substances animales, sont peu conducteurs du calorique ; on doit donc en conseiller l'emploi aux femmes qui, le plus souvent, faisant abstraction de l'état où elles sont, s'exposent à demi-nues au froid le

plus rigoureux, ce qu'elles ne devraient faire dans aucun temps, mais éviter, surtout à une époque où cette imprudence ne fait qu'ajouter à des causes toujours trop nombreuses d'affections du côté de l'utérus, et entre autres, du squirrhe et du cancer de cet organe.

Quant à l'absorption de la transpiration, tous les tissus que l'on applique ordinairement à la surface du corps jouissent de cette propriété, mais à un degré différent, et ceux de laine conservent beaucoup plus que les autres les principes délétères du résultat de cette sécrétion retenu dans le voisinage de la peau. Les personnes qui font usage de gilets de flanelle doivent donc en changer fréquemment, et se débarrasser, par des lotions aussi répétées que les échanges de ce vêtement, des cosmétiques, dont elles devraient à jamais bannir l'emploi, et des matières perspiratoires plus ou moins adhérentes à la surface du corps.

Le troisième point de vue sous lequel on peut considérer les vêtemens a plus immédiatement rapport à leur forme. Il est question de la facilité ou de la difficulté que les uns et les autres peuvent apporter dans le jeu des organes; ceux qui remplissent la première indication, allant droit au but vers lequel on doit tendre, ne méritent aucune observation; seulement on doit engager les femmes qui sont ainsi vêtues à ne point en interrompre l'usage, et y amener celles qui jusque-là ont gémi sous des lacets compressifs, entraînées dans une erreur sur le beau par les caprices d'une mode qui enfreint trop souvent les lois de l'hygiène.

Enfin, tel vêtement peut garantir des impressions débilitantes ou perturbatrices des agens extérieurs.

Dans cet article trouveront place les vêtemens de laine, dont j'ai déjà parlé; mais, relativement à la forme, les femmes devraient, à l'approche de la cessation des menstrues, et surtout pendant les jours qui précèdent et accompagnent l'écoulement des règles, se vêtir d'un caleçon dont l'usage aurait un avantage réel, en les préservant de l'accès trop facile de l'air atmosphérique, sujet à tant de vicissitudes.

Les substances qui appartiennent à la classe des *applicata*, et qui se trouvent en rapport avec la femme pendant la nuit, sont les lits et ce qui entre dans leur composition. On doit donc, d'après cela, examiner leur état de dureté ou de mollesse : l'une et l'autre, poussées trop loin, offrent des inconvéniens qui sont moins grands dans le premier cas, en ce que les femmes que l'on rencontre dans cette condition (du moins en province) offrent rarement d'autres causes qui puissent leur faire redouter l'époque de la cessation des règles. Il n'en est pas de même de celles qui couchent dans des lits trop mous; ce sont celles que nous rencontrons dans ces sociétés, et qui là, comme je l'ai dit à l'article précédent, puisent plus ou moins de causes capables de leur faire redouter l'époque vers laquelle elles marchent à grands pas. La femme doit éviter de se coucher sur un lit de plume, et si elle tient à reposer sur une substance qui lui est aussi nuisible, elle ne doit le faire que par l'intermède d'un ou de deux matelas de laine.

Les mauvais effets de cette mollesse dans les lits dépendent de ce qu'ils sont trop conservateurs du calorique, et que par cela même ils amènent la faiblesse et la susceptibilité nerveuse. Cette mollesse a aussi l'inconvénient d'entretenir des constipations opiniâtres et d'exciter aux plaisirs de l'amour; circonstance contre laquelle on doit s'armer à cette époque, et pour cela ne rester au lit que le temps nécessaire pour le sommeil.

Ingesta, *ou choses destinées à être introduites dans le corps par les voies alimentaires.*

Les organes de la digestion participent presque toujours aux moindres dérangemens que l'on rencontre dans l'économie, surtout à l'âge critique, où l'écoulement des menstrues est sujet à de si grandes et de si nombreuses variations; la femme doit s'abstenir de toute substance qui est reconnue pouvoir lui être nuisible, tant par la quantité que par la qualité; il lui faut donc se soumettre à une diète relative à l'état dans lequel elle se trouve, et au nombre de repas

qu'elle prenait antérieurement : c'est ainsi que les femmes habituées à prendre trois repas retrancheront avec avantage celui du soir, et dans les deux autres associeront à des viandes légères et peu nourrissantes quelques végétaux qui le sont encore moins, et dont le choix mérite une attention particulière; par exemple, elles doivent exclure de leur nourriture les farineux, dont l'effet est d'occasionner des flatuosités qui reconnaissent déjà trop de causes à cette époque. Quant aux alimens tirés du règne végétal, ceux que l'on doit préférer sont, les viandes blanches que nous fournissent les volailles de basse-cour, dont la chair est moins animalisée et moins échauffante que celle du pigeon, du bœuf et du gibier en général, dont l'usage amène un état de pléthore et d'irritation qui ne permettent plus à celles qui en ont mangé de goûter ce sommeil paisible qui leur est si nécessaire.

L'usage du poisson de rivière pourra alterner avec celui des viandes dont j'ai parlé; mais pour le poisson de mer, sous deux rapports, les femmes doivent se priver de cette nourriture : 1.° parce qu'elle peut, chez elles, comme on l'a observé sur un grand nombre d'individus, habitant diverses plages, occasionner des dartres qui, quoique dépendantes d'une telle cause, sont toujours susceptibles d'entraver la marche de la nature; 2.° il excite, dit-on, aux plaisirs de l'amour, seconde circonstance qui doit faire renoncer à son emploi. Les constipations très-fréquentes, à cette époque, peuvent céder à l'usage des fruits que la saison offrira, usage qui ne peut avoir que de très-bons effets sous tous les rapports.

Les boissons que la femme doit préférer, sont celles qui jouissent des avantages que l'on attend de cette espèce d'aliment, sans participer à des inconvéniens relatifs à son état actuel. Réuniront ces conditions, les boissons acidules, les eaux minérales aigrelettes, le petit-lait et autres, qui rempliront les mêmes indications. Mais combien de femmes, se trompant sur l'effet de telle ou telle boisson, ou ne consultant que leur goût, abusent de celles que la raison seule devrait réprouver ! L'usage modéré du plus petit nombre de

ces liquides peut, dans certaines circonstances, être suivi des plus fâcheux accidens, et la majeure partie, celles surtout qui sont fortement alcoholisées, devront être rayées de la liste des comestibles destinées à faire la nourriture de la femme. Que doit-on donc penser de l'alcohol lui-même? qu'il devrait être rendu à la discrétion de la médecine, et banni du commerce des hommes, chez lesquels son emploi à l'intérieur a tant de fois été la cause non équivoque des maladies les plus désespérantes.

L'usage du café, du thé ne peut être aussi expressément défendu; car, quoiqu'en général il soit nuisible à l'époque critique, d'après l'habitude contractée de prendre de ces infusions, ou l'état particulier de la femme, leur administration peut très-bien offrir quelques avantages et n'avoir aucun inconvénient.

Excreta, *ou choses destinées à être rejetées du corps.*

Cet article comprend, d'après la définition que donne M. *Hallé* de cette classe de l'hygiène, ce qui est relatif aux excrétions, considérées d'après leur quantité, et la difficulté qu'elles ont à se faire.

Celles qui méritent plus particulièrement d'être examinées à l'époque critique, sont les excrétions des règles, des matières fécales et des urines.

Un écoulement abondant des menstrues peut se faire à l'époque critique chez une femme pléthorique et sanguine, sans que l'on doive en concevoir de grandes inquiétudes; car, si cette évacuation n'avait point lieu, la santé de la femme serait inévitablement dérangée, et des accidens toujours graves ne tarderaient point à se manifester; à la vérité, l'utérus peut en éprouver quelque atteinte; mais il est, dans le plus grand nombre des cas (d'après l'hypothèse en question), plus facile de remédier aux suites d'une hémorrhagie utérine que de faire disparaître les symptômes d'une congestion vers la poitrine ou le cerveau; congestion qui serait déterminée par l'état de pléthore dans lequel serait une femme douée d'un tempérament sanguin.

Un résultat aussi avantageux n'est pas toujours la suite des évacuations utérines; si, chez la femme, au lieu d'une constitution réellement pléthorique, il existe un tempérament lymphatique ou nerveux, cette hémorrhagie ne manquera pas de la jeter dans une faiblesse qui donnera prise à des maladies qu'elle n'eût jamais connues sans cet accident.

Souvent il arrive qu'à l'approche de la cessation des menstrues, les femmes éprouvent des constipations opiniâtres, qui sont journellement combattues par les préparations les plus dangereuses; telle commère, ayant vu cesser l'écoulement de ses règles, malgré l'emploi pernicieux des pilules aloétiques, ou de quelque autre drastique, prône la vertu spécifique d'un médicament qui devient un poison pour celle dont la constitution ne peut supporter un assaut livré d'une manière aussi directe à la nature, dont il entrave la marche. Si la femme substituait à l'usage de ces substances, alors délétères, celui du petit-lait, contenant quelque sel neutre en dissolution, d'une boisson délayante, ou de sucs extraits de plantes chicoracées, elle verrait céder les accidens qui l'assiégent, et ne courrait point les chances d'avoir au pourtour de l'anus, ou dans l'intérieur du rectum, des tumeurs sanguines, dont la formation, devenue salutaire, eût été prévenue par des moyens plus sûrs et moins incommodes, lesquels ne réuniraient à des avantages réels aucun inconvénient.

Les lavemens, tant par leur nature, que par leur administration qui nécessite la présence d'une canule dans le rectum, offrent les mêmes inconvéniens de déterminer des hémorrhoïdes; de plus, l'introduction de la canule maladroitement faite peut occasionner des squirrhes et des cancers de la partie avec laquelle elle se trouve trop fréquemment en rapport. On doit donc leur préférer les bains de siége, et n'en user que lorsque la difficulté de l'excrétion qui se fait par le rectum ou par la vessie en réclame impérieusement l'emploi; car ils ont pour effet d'exciter une circulation trop active vers l'utérus : d'ailleurs, la dysurie que l'on observe à cette époque

cède ordinairement à l'usage des boissons délayantes dont j'ai parlé plus haut.

Je n'ai rapporté ici que les inconvéniens qui résultent de l'usage des purgatifs et des lavemens ; mais ils peuvent quelquefois avoir de bons effets. C'est ce que je dirai en parlant de la thérapeutique, à laquelle ils appartiennent.

Gesta, *ou fonctions qui s'exercent par le mouvement volontaire des muscles et des organes.*

Cette classe comprend quatre ordres : la veille, le mouvement, et les deux états contraires, qui sont le sommeil et le repos.

Par le mot *veille* on ne doit point entendre seulement l'espace de temps qui devrait être consacré au sommeil, et dont on fait un emploi plus ou moins nuisible à la santé, en prolongeant très-avant dans la nuit des séances que devrait terminer le coucher du soleil : par cette expression, on entend l'état du corps humain dans lequel les actions des sens et des muscles peuvent se faire facilement sans trouver aucune résistance. La veille, ainsi définie, comprend celle dont j'ai parlé d'abord, qui n'est qu'une acception secondaire donnée à ce mot.

La veille, dans son sens générique, mérite que la femme y apporte la plus grande attention ; en effet, pendant ce temps elle est soumise à l'action d'un plus grand nombre d'agens environnans, lesquels ont sur elle les effets les plus marqués, en ce que les diverses sensations et les impressions qui en résultent sont alors d'autant mieux ressentis, que le sujet qui les éprouve jouit de toute la faculté percevante dont il est susceptible. Pendant cette veille, la femme prendra, dans les conditions requises à l'article *circumfusa*, un exercice relatif à ses forces et à son tempérament : une légère fatigue indiquera le terme de cet exercice, qui doit être général, et non pas réduit à quelques parties du corps ; circonstance dans laquelle se trouvent, par le sujet de leurs occupations, la majeure partie des femmes. La manière dont j'ai considéré la veille m'a

conduit à parler de suite de l'exercice si nécessaire au sexe arrivé à l'époque critique. Je continue le développement de ce point, qui mérite certains détails.

La femme se choisira quelques amis pour l'accompagner dans sa promenade : ce choix n'est point indifférent ; car le sujet de la conversation, ou la manière dont il est traité, laisse sur l'esprit de la femme une empreinte qui a la plus grande influence sur la crise qui va se faire. Un sol riant sera préférable à ces grottes ou châteaux en ruine, qui offrent à la femme l'image de la destruction, dont son esprit n'est déjà que trop frappé.

Un tel exercice donnera à la femme un sommeil paisible, si, de retour à la maison, elle renonce à ces réunions que l'amour du jeu a formées, et dont les membres éprouvant à chaque instant de nouvelles excitations, passent dans l'oubli d'un sommeil réparateur le temps que la nature y a destiné : c'est cet état qui constitue la veille, dans le sens qu'on donne vulgairement à ce mot, veille dont tous les hommes devraient éviter l'abus, et à laquelle la femme préferera le repos doux et tranquille qui doit la soustraire à tant de maux.

Le sommeil étant un moyen réparateur dont la nature nous a donné l'usage, il doit être d'autant plus long que le besoin est plus grand, et le reveil sans cause extérieure est le signal du besoin satisfait. Le sommeil prolongé et sollicité par la trop grande mollesse des lits, plonge le système nerveux dans l'assoupissement, devient un débilitant et amène une plénitude dans les vaisseaux, d'où résulte une lenteur dans la circulation. En résumé, la femme doit se coucher de bonne heure, se lever de même, et passer le temps de la veille aux occupations qui, sans compromettre sa santé, lui sont le plus agréables.

Percepta, *ou fonctions et impressions qui dépendent de la sensibilité et de l'organisation des nerfs.*

Le tempérament nerveux, dont l'existence a été niée par quelques auteurs, et plus justement admise par d'autres, est pour la femme

une source d'où dérive un grand nombre de dérangemens pendant le cours de sa vie, et la cause de diverses maladies à l'époque critique.

Le système nerveux prédominant est la base sur laquelle est fondé ce tempérament: or ce système joue chez beaucoup de femmes le rôle le plus actif; il est l'agent de perception de toutes les sensations que nous éprouvons : elles seront donc d'autant mieux ressenties, que son activité sera plus grande ; et de là résulteront des impressions nuisibles à la femme qui aura été affectée d'une manière désagréable. Il importe donc de modérer sa sensibilité, et de diriger ses idées vers des objets dont l'examen ne rapporte à son esprit aucune sensation pénible : pour arriver à ce but, il faut lui conseiller de fréquenter une société peu nombreuse, et composée de vrais amis auxquels on ne doit point laisser ignorer la conduite qu'ils ont à tenir envers celle qui doit être le sujet de leur principale occupation. La conversation ne doit point rouler sur des affaires d'intérêt, surtout si le récit que l'on fait a quelque analogie avec un événement qui aurait pu compromettre la fortune de la femme qui l'entend. Les matières les plus frivoles, et qui captivent le moins l'imagination, sont celles que l'on doit traiter de préférence.

Les affections tristes de l'âme doivent être combattues par tous les raisonnemens que la sagacité des assistans pourra leur suggérer. Il faut bien se garder d'annoncer brusquement une nouvelle qui puisse exciter une émotion trop vive : quel qu'en doive être le résultat, joie ou tristesse, l'un et l'autre a pour effet de déterminer par son excès des dérangemens dans les fonctions, dont le juste rapport doit être maintenu par tous les moyens que le médecin a en son pouvoir.

La vue des tableaux lascifs, la lecture des livres obscènes pouvant ranimer un sentiment qui doit s'éteindre, il faut leur substituer ceux qui retracent des faits historiques, dont la femme sera satisfaite par la connaissance qu'elle en acquierra, et qui n'au-

ront point l'inconvénient de retracer à son esprit quelques scènes agréables de sa vie passée.

L'amour, l'ambition, la mélancolie, la peur, la colère, mériteraient bien d'être envisagées chacun en particulier ; mais qu'il me suffise de dire que la femme doit, surtout à l'époque de la cessation des menstrues, bannir tout sentiment passionné, et s'aider, pour la lutte qu'elle a à soutenir, des conseils de la médecine, et de ceux de l'amitié, qui lui feront couler des jours heureux au-delà d'un âge où elle supposait qu'il n'existait plus de bonheur.

Les moyens hygiéniques sont ceux sur lesquels la femme doit particulièrement compter, comme prévenant les accidens qui accompagnent quelquefois la crise menstruelle ; cependant on peut, dans certains cas, recourir à la thérapeutique, et y puiser un remède, dont l'emploi soit du plus grand secours, le nombre de ceux dont on fait ordinairement usage est assez petit : il comprend la saignée par la lancette, ou par les sangsues, le cautère, les lavemens, et les purgatifs.

De la saignée. L'avantage que l'on peut retirer de la saignée dans un cas de pléthore est bien reconnu. Cet état est souvent celui de la femme à la cessation des menstrues : on ne doit donc point hésiter à la pratiquer lorsqu'elle est aussi manifestement indiquée. L'approche du phlébotomiste mérite quelques précautions envers celles qui n'ont jamais pu supporter l'aspect de l'instrument dont il va se servir ; il doit aplanir chaque obstacle, franchir ceux dont ses raisonnemens ne pourront triompher, et arriver à l'opération, qui apporte un si grand soulagement à la femme qu'il y soumet

Dans cette circonstance, comme dans beaucoup d'autres, le choix du vaisseau n'est point indifférent, si, au lieu d'une pléthore générale, on remarque une congestion vers un organe quelconque. Je suppose que ce soit vers l'utérus, comme il arrive le plus souvent ; il faut (malgré ce qu'en ont dit des hommes d'ail-

leurs très-recommandables) se garder d'ouvrir une veine située au-dessous du siége de cet organe, et recourir à la saignée du bras, dont l'effet sera spoliatif, par la quantité de sang évacué et dérivatif, par le lieu que l'on aura choisi pour faire la saignée.

Sangsues. N'ayant point eu occasion de blâmer l'emploi trop fréquent et inconsidéré que l'on fait des sangsues, je vais dire ici que cette pratique est encore plus dangereuse que la saignée du pied, (j'admets bien entendu que l'application en a été faite à la vulve), vu que, par la succion continuelle qu'elles exercent, et l'irritation qu'elles occasionnent, la pléthore locale que l'on combat se trouve augmentée ; dans certains cas, en petit nombre à la vérité, l'usage de cette saignée locale peut avoir un bon effet ; c'est, lorsque, dans le bas-ventre, ou dans les lombes, il existe des douleurs aiguës très-fortes, que la saignée du bras n'a pu diminuer. M. *Gardien* rapporte (p. 394, t. 1.^{er}) que la sensibilité commençant à se développer dans un squirrhe fut heureusement combattue par l'application des ventouses au pli de l'aine et des sangsues à la vulve.

Cautères. Lorsque, pendant sa vie, la femme a été sujette à des gonflemens des articulations, des ophthalmies, ou à des éruptions de quelque nature que ce soit, il est prudent, lorsqu'elle arrive à l'époque critique, de lui établir un exutoire, dont les indications ultérieures détermineront la durée. Je me suis servi de cette expression générique, parce que les praticiens ne sont point d'accord sur celui que l'on doit préférer. Le cautère est contre-indiqué lorsqu'il existe un vice organique, tel qu'un cancer de l'utérus, ou des mamelles. M. *Petit-Radel* (notes sur *Fothergill*) préfère le vésicatoire, disant qu'il agit sur une surface plus étendue, et dont on peut facilement augmenter ou diminuer l'irritation.

Lavemens. Dans l'article *excreta*, j'ai engagé les femmes à ne point faire usage de lavemens, parce que, tant par les substances

plus souvent emménagogues qui en font la base, que par l'instrument qui sert à leur administration, ils peuvent occasionner des maladies très-dangereuses : cependant, si une constipation opiniâtre ne voulait point céder aux bains de siége (dont l'abus serait encore un mal), un lavement donné avec la décoction de plantes mucilagineuses, au lieu de déterminer la formation de tumeurs hémorrhoïdales, ce qui arriverait si on en administrait trop fréquemment, facilite une excrétion qui, par son long séjour dans le canal intestinal et la gêne qu'elle apporte dans la circulation, peut elle-même être la cause de ces hémorrhoïdes.

Purgatifs. A l'exclusion de tout purgatif trop actif (dont j'ai énuméré ailleurs les inconvéniens), on usera de ceux appelés *cathartiques*, qui ne sont point échauffans, et n'excitent point vers le rectum ou l'utérus cette congestion qui détermine pour l'un les hémorrhagies les plus considérables, et pour l'autre des hémorrhoïdes d'autant plus rebelles que l'emploi de ces purgatifs a été plus fréquent. Parmi cette seconde classe de purgatifs, ceux que l'on doit préférer sont, la rhubarbe, le séné, la magnésie, les eaux sulfureuses et autres, que le médecin saura avoir pour effet de ne porter qu'une légère irritation sur les parties avec lesquelles ils se trouvent en contact.

Tableau représentant le nombre des femmes mortes aux diverses époques de la vie pendant l'espace de dix années consécutives.

ANNÉES.	MORTS								
	Avant 10 ans.	de 10 à 20.	de 20 à 30.	de 30 à 40.	de 40 à 50.	de 50 à 60.	de 60 à 70.	de 70 à 80.	de 80 à 90.
1806	21	8	7	8	9	9	12	19	11
1807	40	9	11	3	10	10	13	16	16
1808	23	4	8	8	8	6	24	24	6
1809	21	9	7	8	5	9	17	11	8
1810	19	5	10	6	6	12	10	19	9
1811	16	3	10	6	11	9	25	28	22
1812	29	3	16	12	5	19	26	26	14
1813	22	7	14	11	16	12	17	21	5
1814	17	10	10	7	7	12	13	19	11
1815	36	9	2	8	10	4	20	26	9
TOTAUX...	244	67	95	77	87	102	177	209	111

La mairie de Coutances est le lieu où j'ai puisé les pièces nécessaires pour établir ce calcul. Je désirais savoir si réellement l'âge de quarante à cinquante ans était aussi funeste aux femmes de cet endroit qu'il l'est à celles qui habitent des cités plus peuplées, et dont les mœurs sont différentes. Le résultat m'a satisfait; car je ne trouve de nombres inférieurs à celui qui exprime la quantité de femmes mortes à l'époque où l'on observe ordinairement la cessation des menstrues, que les nombres 67 et 77, dont le premier appartient à la colonne qui, par son titre, représente l'âge où se fait l'apparition des règles. Le rapprochement de ces deux nombres m'amène à conclure ce que j'ai énoncé plus haut; c'est que l'on a d'autant moins à redouter l'époque critique, que la première menstruation a été plus facile, que, dans l'intervalle de l'un à l'autre, la femme n'a point foulé aux pieds les préceptes hygiéniques dont j'ai parlé, et qu'un exercice, reconnaissant toujours des bornes raisonnables, a occupé des momens qui, passés dans l'oisiveté, l'eussent exposée à s'abandonner à ces prétendus délassemens qui altèrent le physique en usant le moral.

Que les femmes qui, jusqu'à cet âge, ont vécu dans l'oubli du sort qui les attend, si leur conduite ne les en préserve pas, fassent donc un retour sur elles-mêmes, et qu'elles conservent à la société des membres qui peuvent encore en faire les délices; tels sont les vœux de celui qui n'a traité ce sujet que par l'intérêt qu'il lui inspire.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*Edente* LORRY).

I.

Mulieri menstruis deficientibus, è naribus sanguinem fluere, bonum. *Sect.* 5, *aph.* 33.

II.

Mulieri menses decolores, neque secundùm eadem (tempus et modum) semper prodeuntes, purgatione opus esse significant. *Ibid.*, *aph.* 36.

III.

A sanguinis fluxu delirium, aut etiam convulsio, malum. *Sect.* 7, *aph.* 9.

IV.

Si metus et tristitia multo tempore perseverent, melancholicum hoc ipsum. *Sect.* 6, *aph.* 23.